

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Dans la pitié des chairs* de Geneviève Amyot**

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39636ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1982). Review of [*Dans la pitié des chairs* de Geneviève Amyot]. *Lettres québécoises*, (27), 39–40.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

De l'origine aux origines

Dans la pitié des chairs

de Geneviève Amyot



Comment, comblé par l'écriture de Amyot, parler de cela justement qui est du texte pris ? Ne pas, de plus, pouvoir surseoir à cette obligation critique quand, il y a si peu de temps, se lisait le texte, ému sans doute, mais surtout toujours repris par ce même plaisir des mots de Amyot, du souffle qui est le sien, d'une certaine forme épatante de générosité qui lui est propre. *Dans la pitié des chairs*. Pouvoir un jour se suffire du titre seul comme propos et commentaires. Le déjà-dit du texte seul à s'annoncer. Mais non, puisque c'est l'heure même d'avouer, de tenter ce coup de force du propos remorqué, sangsue, enferré. Glissement de sens, en tous sens, quand il faudrait pouvoir raconter le travail du texte en soi plutôt que le travail textuel rendu, que

l'audace transmise. Car il s'agit bien ici d'un texte d'audace, de celle toujours étonnante qui prend appui sur le sentiment effleuré de l'origine. Palpable origine, poussée de naissance.

Cette chair est ici polymorphe et extrême. Elle tient d'une ambivalence marquée entre les doubles enfantements de la mère, entre les surfaces levées des peaux amoureuses, des corps foetaux, des strates tentées, affleurées de la maternité. Le corps parle ici de sentiment. Faut-il se gêner d'un pareil inconfort, d'une telle transgression par rapport au confit, au conforme ?

Du foetus à la mère, une « convivialité » femme ; du corps femme à l'homme distancé, une relation femme ; de la femme à sa propre enfance, une enquête matérielle, suave et sensitive. Du débordement de sens. *Dans la pitié des chairs*. Dans les chairs contées, dans les rapports amoureux et dans les vastes inquiétudes d'où surgissent l'origine, la requête de soi, l'émergence du féminin qui questionne l'adéquat de son existence. Et denses le roulement des phrases et cet imparable humour légèrement mis à distance de Amyot. Le choc toujours du rire, au bord des lèvres, sous d'apparents détachements. « la chair est une bouteille » (p. 13) lancée par la mère, au milieu de ses eaux. « je suis mamelle chienne de charbons antiques à sucer / dans la longue longue pitié des chairs » (p. 16). L'étonnement confus de ces anamorphoses où guettent les morts d'enfances, les regrets, les absences qui, chez Amyot, seront toujours « aiguës ». Les ineffables pratiques des sens.

pitié pitié encore je t'en conjure de tes chairs rôdeuses à mes chairs décimées c'est de là absolument que je t'aime
(p. 53)

C'est de là que se trame le texte aigu de l'enfantement. Une recherche nombreuse inscrite par la peau, dedans-dehors, pour retracer ces amours de chairs aimées ou fabriquées, comme si les gestations avaient à voir avec le derme tendu ou le mobile premier. Texte d'adéquation au corps/désir de la porteuse, au jeu/tendresse des mains sur le ventre, du ton

de voix mis au corps, de désir né du germe profond-enfoui dans les chairs liquides et amoureuses. Détails inachevés des larmes devant l'enfance au détour des maisons vues, vécues, refaites, devant l'enfant à naître, objet mobile et marin dans le corps traversé, « quelques pitiés restantes pour nos chairs détériorées » (p. 77).

Cela exulte la justesse des sentiments, l'à-propos sensitif des relations aux corps. De propos délibérés, l'injustice récriée ; des tentations exactes de la chair, l'humour. Amyot fusionne, à partir d'elle, de ce qui antérieurement fut son enfance, de ce qui postérieurement pourrait être son enfant — l'ambiguïté toujours reprise du rapport au corps amoureux, aux lieux immédiats des gestations. Recueil tout à la fois saisissant dans sa dimension connotative où le « vécu » sourd euphorique ou morbide, et passionnant dans son déferlement où la phrase se gonfle et coule, où elle comprend dans sa forme les fuites soucieuses et rupturées de l'inquiétude. Questionnement sur la jouissance des naissances, sur la production d'être et de corps. Livre audacieux dans son déplacement secret qui touche sensiblement le produit du texte comme celui toujours travaillant des organes inadéquats. Les tons s'y accordent donc mineurs et majeurs, toujours portés au gré de l'humour instantané du texte.

Qu'il y soit dit, rapide, le goût juteux des fruits de l'enfance ou que soit décrit longuement le fœtus en devenir, tout le texte de Amyot nous subjugue. C'est une sorte d'euphorie qu'il faudrait amener tout lecteur le moins soucieux de poésie, d'une langue riche et d'un style qui depuis les premières oeuvres ne se dément jamais, à lire et à relire, puisque ce texte, s'il le fallait encore, confirme la voix prenante d'une auteure d'importance :

il bouge encore je suis si contente ce visage paisible yeux soudés lui donne l'air d'un drôle de petit mort où le sang dure mais il bouge dieu merci regarde le bras vient de se déplacer un peu on dirait qu'il essaie d'agripper qu'en penses-tu peut-être a-t-il besoin de serrer quelque chose et il ne trouve rien il ouvre la bouche il veut parler il va lâcher un message d'outre-monde tendons à l'extrême nos oreilles déficientes bien sûr je m'énerve j'exagère il cherche plutôt à téter avaler ô mon fils dis-moi que tu es bien dans ces chaleurs couveuses que tu ne te sens pas trop à l'étroit c'est bête j'ai peur parfois que tu étouffes comme un enterré je mélange tout il faut célébrer vieil amour notre superbe bébé rouge ses inouïes petites danses dans l'eau close (p. 105)

Difficilement alors se quitte ce livre et l'effroi entrevu. La crainte insidieuse qui couve sous les textes, vaste inquiétude du savoir, de se savoir habitée, de se savoir habitante de ses textes à vif, comme si l'éclat indécent du geste disait ici dans la confidence le plaisir.

comment crois-tu que je pourrais casser ce pacte occulte accompli maintenant dans nos globes et nos phrases au-delà toute mémoire antérieure

pour la pitié complète de la résistance (p. 66)

L'insurgée

de Louise Fréchette



Photo : Denyse Coutu

... dans un parler-femme, il n'y a pas un sujet qui pose devant un objet. Il n'y a pas cette double polarité sujet-objet, énonciation/énoncé. Il y a une sorte de va-et-vient continu du corps de l'autre à son corps.

Luce Irigaray

Ainsi dit l'épigraphe de *L'insurgée*. Ainsi s'annonce le vif du corps, le vif du propos, marqué dans l'implicite de ce discours en travail comme dans sa forme principalement affirmative. Louise Fréchette signe ici son premier recueil et il faut souligner dès maintenant la marque sûre de ce coup d'envoi. On se croirait déjà dans une forme avancée, et s'inscrit déjà une réflexion particulièrement efficace. Fréchette n'épargne rien, dès le point marqué du commencement (et à ce point qu'elle ne nous épargne pas les redites). Elle fonce à toutes jambes dans ce texte où la confidence